

Elsa Marpeau

Les yeux des morts



folio
policier

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

Elsa Marpeau

Les yeux des morts

Gallimard

Extrait de la publication

Elsa Marpeau a grandi à Nantes, sur le quai de la Fosse, avant de venir s'installer à Paris à dix-huit ans. Elle est l'auteur d'une thèse sur « Les mondes imaginaires dans le théâtre du xvii^e siècle » et a enseigné ensuite cinq ans à Nanterre. Elle vit aujourd'hui à Singapour. Après *Les yeux des morts*, qui a reçu le prix Nouvel Obs - BibliObs du roman noir 2011, elle a publié *Black Blocs* dans la Série Noire.

À Benoit L.

« Il fut disposé sur une dalle, écorché, éviscéré et disséqué. On lui ouvrit le crâne à la scie et on en retira son cerveau. Ses muscles furent détachés de ses os. On lui enleva le cœur. Ses entrailles furent extraites pour être commentées et les quatre étudiants qui se penchèrent sur lui comme des haruspices d'antan discernèrent peut-être dans leurs configurations de pires monstres à venir. »

CORMAC MCCARTHY,
Un enfant de Dieu.

PROLOGUE

Lariboisière, 21 juin, 22 heures

À bout de souffle.

Les voies aériennes se libèrent lentement. Il est étendu là, terrassé, vêtu seulement d'un drain, de patchs et d'une perfusion. Ses pieds dépassent de la structure métallique du lit. Les draps jaunes, si usés qu'on voit sa peau en transparence, couvrent ses cuisses.

Il est beaucoup trop grand pour les proportions de la chambre. Comparé à ses jambes, à ses mains, à sa poitrine, le lit d'hôpital paraît dérisoirement étroit. La table de nuit, le scope inscrivant son rythme cardiaque, sa tension, sa saturation en oxygène, même la fenêtre qui laisse apercevoir un rectangle de ciel bleu — rien de tout cela n'est à sa mesure.

Il vient d'absorber une surdose de benzodiazépine. Autrement dit : tentative de suicide. Il en faut plus pour mourir. Il devrait rester à Lariboisière deux ou trois jours, une semaine en cas de compli-

cations. Après, on le relâcherait dans la ville. On pourrait le rendre à sa vie.

Homme blanc, quarante-trois ans, un mètre quatre-vingt-dix-sept. Son visage sillonné comptabilise plus que son âge. Ses cheveux poivre et sel s'étalent en auréole sur l'oreiller. Difficile de dire s'il est beau. Il faudrait qu'il s'anime. Qu'il habite cet énorme quartier de viande inerte.

Il a de longues mains aux ongles rongés.

Sa poitrine, dessinée, est celle d'un ancien sportif. Ses veines affleurent comme une carte des fleuves.

A-t-il échoué là par hasard ?

D'après son matricule, il est ce que les flics appellent un « gestionnaire de scène d'infraction ». Le technicien, au service de l'Identité judiciaire de la direction de la PJ, appelé sur les lieux de crime pour relever les indices.

On l'a retrouvé dans la rue de Maubeuge. Quand on l'a transporté ici, sur un brancard, Paula a prétendu l'avoir reconnu. Même si elle est plus ou moins folle, elle connaît les gueules qui hantent l'hôpital. Elle y passe ses journées, parfois ses nuits. Elle a expliqué que ce type a traîné dans la salle d'attente de Lariboisière pendant l'après-midi. Il lui a posé des questions. Paula a fini par lui cracher que, la nuit dernière, il y avait eu un mort en réa. Le flic a paru intéressé.

Il aurait pu faire le rapprochement. La police a peut-être déjà Lariboisière dans sa ligne de mire.

Pourtant, les précautions prises pour suppri-

mer Franck Delorme rendent ce scénario improbable.

Les techniciens de scène de crime sont payés pour repérer les indices que les meurtriers laissent derrière eux : ADN, empreintes, traces de sang, impacts de balle. Payés à éplucher des corps. Évaluer l'heure de leur mort, les causes du décès, le degré de putréfaction. Pas étonnant qu'ils cherchent à mettre fin à leurs jours.

Celui-ci aurait sans doute été intéressé par la manière si discrète dont lui-même s'apprête à être assassiné.

Il ouvre les yeux.

Les paupières découvrent deux iris bleus. Il referme les yeux.

Trop tard. Il faut les fermer pour toujours. Qu'ils ne se rouvrent plus sur les murs blanc passé. Qu'ils ne se rouvrent plus jamais sur rien. Sur aucun souvenir. Aucune tentation. Ni aucun remords.

Le tuer ne prendra qu'un instant.

Qui le regrettera ?

Quand il est arrivé, il portait des vêtements de clochard. Un pull, en plein été, troué au coude, un pantalon en velours élimé jusqu'à la corde, un tee-shirt déchiré sous les bras. L'aide-soignante les lui a découpés au cutter.

La fatigue est intense. Devant lui, il ne voit qu'un rideau noir.

Un rideau noir qu'on tire sur sa vie.

À la place des anesthésiants, la perfusion libère maintenant du chlorure de potassium. Il lui reste une dizaine de minutes avant que le KCl provoque un arrêt cardiaque. Le scope débranché n'alertera pas tout de suite le personnel. Son teint, déjà très pâle, devient diaphane. Son cœur ralentit. Il est presque déjà mort.

Il s'appelait Gabriel Ilinski.

*

Gabriel se laisse aller. Lui qui a toujours été insomniaque cesse de lutter. Il glisse délicieusement vers divers paliers de sommeils artificiels.

Tout est-il déjà fini ? Il se souvient de chacun des instants qui ont précédé l'évanouissement. Le bruit des trains qui arrivaient et partaient de la gare du Nord. Les boîtes de pilules. Combien prendre de comprimés ? Vingt ? Cent ? Était-il certain de ne pas y rester ? Il a pensé à Franck Delorme. Rien qu'à lui. Le gosse lui ressemblait tellement — même regard, mêmes lèvres. Après, Gabriel a eu peur. Le ventre noué. Lariboisière. Des flashes de la salle d'attente. Il y était. Il avait réussi. Près de lui, un type blessé gisait sur un brancard. Trou rouge dans le ventre. Puis, de l'autre côté du couloir, comme en miroir, une femme à la tête ouverte. Du sang avait giclé comme une gerbe de roses.

Pas à dire, c'était un beau final.

Gabriel les a vus, l'un et l'autre, perdre connaissance. Après, ç'a été son tour. La douleur n'a duré qu'une fraction de seconde. Sa violence a agi comme un disjoncteur. Elle l'a brûlé puis a éteint en lui toute capacité à souffrir. Maintenant, il n'y a plus qu'une fatigue de plomb qui lui bouche l'horizon. Un rideau noir. La fin du spectacle.

La lassitude l'emporte sur l'envie de lutter. Il a raté son coup : il a voulu être hospitalisé, pas en finir vraiment. Et voilà qu'il quitte la piste.

Mais sa surprise devant cet événement imprévu, sa mort, s'étirole aussi vite que le désir de se battre. Ne subsistent que quelques questions, même plus brûlantes.

Sur le compte en banque de Gabriel, il restera juste de quoi payer la sépulture. Les traites du pavillon ont été remboursées. Qui en héritera ? Son père, sans doute. Le vieux se servira de l'argent pour s'acheter des puzzles. Des puzzles géants. Les pièces dispersées aux quatre coins de la maison. S'assemblant lentement. S'extrayant de la fragmentation, du chaos, pour devenir un monde cohérent.

Le cerveau de la femme sur le mur. Dispersé aux quatre coins de la cuisine. S'était pas loupée, celle-là.

Les coups de poing au ventre, dans la gueule, les coups de ceinture, les coups de couteau, les balles. Tous les morts qu'abritait son bureau. L'autel des victimes.

Gabriel scrute le carreau de ciel. Les paroles d'une chanson de Brel lui reviennent à l'esprit :

C'est dur de mourir au printemps, tu sais.

C'est dur de mourir tout seul. Gabriel imagine la main de Nadja posée sur son bras. Une longue main tiède. Son contact amical.

Une pensée pour les victimes. Gabriel disparu, personne ne cherchera plus à rendre justice à Franck Delorme. Ni à l'inconnu mort dans sa chambre, en réa, la veille. Leur assassin pourra dormir sur ses deux oreilles. C'est sans doute l'image la plus douloureuse qu'il emportera — le cadavre d'un adolescent inconnu, son meurtre pour toujours irrésolu. L'incertitude.

Il emporte avec lui une vision sans importance — le tatouage du cadavre, juste à la base du cou.

L'œil d'Horus



... regarde Gabriel sortir de son corps.

Loin du trou au cœur. Loin des tuyaux, des pansements, des fils qui le relie à ce lit étriqué. Qui l'enchaînent, pour un instant encore, au ras du sol.

Vers la fenêtre. Vers la fenêtre.

Gabriel se sent partir. Il se détache lentement, maladroitement.

Une fois qu'il aura pris son élan, ses mouvements deviendront plus fluides. Il traversera la grisaille du monde et s'évadera par les trouées du ciel.

Le bruit assourdissant du scope résonne et tente de le rappeler. Il l'englué par terre.

Mais là-haut, là-haut, au-delà des murs, des fenêtres, au-delà des toits, juste au-dessus du monde.

Fuir.

I

LES ÉCORCHÉS

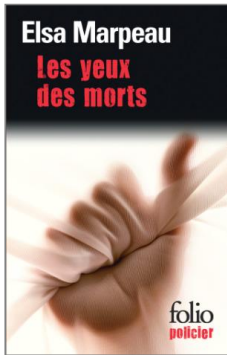
DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la Série Noire

BLACK BLOCS, 2012

LES YEUX DES MORTS, 2010. Folio Policier n° 656



Les yeux des morts

Elsa Marpeau

Cette édition électronique du livre
Les yeux des morts d'Elsa Marpeau
a été réalisée le 24 mai 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070446711 - Numéro d'édition : 239474).

Code Sodis : N51802 - ISBN : 9782072465048
Numéro d'édition : 239476.